

Hurl Barbe

# Pompe le Mousse



Sous la Cape

*Dans la même collection*

JULES VEINE

*Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

PATRICK BOMAN

*Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité  
au cours d'un voyage intersidéral.

PIERRE CHARMOZ

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables*

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension  
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

*Le Vampire de Wall Street*

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation  
dans la Yosemite Valley.

PATRICK BOMAN

*Les Canines dans le pâté*

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,  
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :  
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

*À paraître*

HURL BARBE

*Les Celtes mercenaires*

Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux  
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la *struggle for life*.  
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !

# POMPE LE MOUSSE





Hurl Barbe

 ompe  
le Mousse

Sous la Cape



## Avant-propos

Ce roman parut en 1982 aux éditions de la Brigandine.

Le contexte social et culturel de l'époque et la façon très personnelle d'Hurl Barbe de le traiter au fil de son texte pourront égarer les lecteurs de moins de quarante ans. Plutôt que d'encombrer le livre de notes de bas de page, nous leur laissons le plaisir de découvrir par eux-mêmes qui peut se cacher derrière les Méleffes et l'Internationale de Sisyphe.

L'île de Tamoé est citée dans un roman par lettres de DAF de Sade, *Aline et Valcour*.



– *Immortel !*  
– *Toi-même !*



|

Sophie posa ses pieds nus sur les deux marches en faïence et, relevant sa chemise de nuit, s'accroupit. Tandis que le jet venait frapper la cuvette, elle glissa un doigt dans sa fente et, le portant à sa bouche, le suçà.

– La cochonne! s'exclama Juliette.

Très excitée, elle me pinça le bout d'un sein.

– Viens!

Nous délaissâmes notre poste d'observation et poussâmes violemment la porte du cabinet, que Sophie avait eu l'imprudence de ne pas fermer. Ma sœur et moi étions nues, en cette tiède nuit de printemps; nous nous précipitâmes sur la fille que nous culbutâmes dans la cuvette à la turque. Pour étouffer ses cris, Juliette s'assit sur sa bouche tandis que je glissais le long de son ventre jusqu'à enfouir mon visage dans son odorante intimité.

– Sale hypocrite! l'inveectivait Juliette. Tiens-la bien, Alice. Cette sainte Nitouche a toujours refusé de se mêler à nos jeux et elle s'enferme dans les cabinets pour se titiller. Tu vas voir!

La fille gigotait et poussait de petits cris qui se perdaient dans la toison blonde de ma sœur, tandis que ses cheveux noirs flottaient sur l'émail en un poème indéchiffrable. M'accordant aux mouvements de Juliette, toujours assise sur la bouche de sa victime, je fouillais de la langue les méandres adolescents. Sophie possédait la plus belle motte qu'il m'eût été donné de voir et le corail qui en fendait l'intime et vierge forêt avait cette

douceur enivrante de l'herbe des champs sous un ciel d'été. J'étais si complètement absorbée par l'étreinte qu'il me fallut un moment pour m'apercevoir d'un changement progressif dans l'attitude de Sophie: elle ne se débattait plus mais semblait, au contraire, chercher à m'enliser plus profondément dans sa nuit. Les pointes de ses seins durcirent et son ventre se mit à onduler pour charmer le serpent de ma langue.

Juliette, prodigieusement excitée par l'humiliation qu'elle croyait infliger à notre compagne, lâcha d'un coup:

– Tu avais soif, sale gousse!

Elle se contracta et, dans le moment même où le flot inondait Sophie, celui que la surprise avait un instant contenu m'éclaboussa la face. Sophie se releva et m'enlaça tendrement; nous mêlâmes nos bouches avec passion. En riant de l'aventure, nous rejoignîmes le dortoir, traversant les corridors déserts comme un songe bleu de Paul Delvaux, d'où les respirations de nos compagnes s'envolaient avec des soupirs d'ange. Nous alignâmes deux matelas sur le sol et nous endormîmes tard, après avoir commis bien d'autres folies.

Le matin, la surveillante nous trouva dénouées comme des corps naufragés que la tempête drosse vers le rivage. Elle poussa un cri strident et s'enfuit prévenir la supérieure. Les filles lui firent un pied de nez et, relevant leur chemise, vinrent se frotter à nous pour une caresse expresse.

– Qu'est-ce que vous allez prendre! s'exclamait-on de toute part.

Les petites bouches rieuses suçaient avidement tout ce qui passait à leur portée. Qu'elles étaient belles, nos amies de nuit dans la naissance de leur désir de femme... Aujourd'hui encore, alors que bien des aventures ont effacé notre jeunesse à coups de gomme cruels, je ne puis sans nostalgie évoquer ces instants de profonde innocence.

Nous étions les plus âgées de nos compagnes. Juliette, à dix-neuf ans, préparait son baccalauréat et moi, à peine âgée de dix-huit, je m'apprêtais à entrer à l'École normale supérieure. J'étais l'intellectuelle de la famille, se plaisait à dire notre père. Cela ne m'empêchait nullement de suivre Juliette dans toutes ses folies et d'en commettre de pires dès que j'en avais l'occasion. Nous ne nous séparions guère, étant fort éprises l'une de l'autre. Juliette était une splendide blonde au corps élancé. Du plus lointain de ses orteils à la plus extrême pointe de ses cheveux, il n'y avait pas un seul endroit où ma bouche ne se soit posée avec la passion qui sied aux tempéraments voluptueux. Est-ce assez dire que j'aimais ma sœur ? Je la mangeais et la buvais littéralement, comme d'autres s'enivrent aux alcools les plus rares. Son visage, dont les traits réguliers avaient une richesse d'expression peu commune aux blondes, annonçait les passions les plus inouïes. Elle se livrait au plaisir comme les premiers chrétiens aux lions, avec cette ferveur mystique qui transcende les corps et les rend lumineux. N'étant pas de la même mère, je lui ressemblais aussi peu que le peuvent deux sœurs. J'étais brune ; j'avais les yeux verts, tandis que les siens étaient bleus, pailletés d'or. J'étais plus petite et moins fine qu'elle : mon corps avait cette plénitude heureuse du Midi et tout en Juliette respirait l'air glacé et fortifiant du Grand Nord. Sa mère était Norvégienne et la mienne Italienne. Seuls nous rapprochaient les seins attachés haut, pleins et fermes, et, plus bas, la prodigieuse identité de nos parties les plus secrètes, hormis la couleur du poil : la nature s'était plu à nous apparenter par là où notre père commun n'avait rien pu nous donner...

Lorsque la surveillante revint, hurlant des injures du haut de sa laideur, tout avait été remis en place et nous étions aux lavabos, effectuant consciencieusement notre toilette matinale.

– Je les ai vues! glapit la cerbère. Les deux filles de Loth enlacées à cette malheureuse Sophie qu’elles ont dévoyée.

La supérieure souriait. C’était une belle femme de trente-cinq ans; le peu que nous savions de l’art d’aimer, nous le tenions d’elle et de ses «soirées intimes» où se retrouvaient les plus jolies et les moins nigaudes des pensionnaires. Que de fois Juliette et moi avons trempé nos lèvres dans la coupe de ses plaisirs!

– Je ne vois rien de répréhensible dans l’attitude de ces jeunes filles, dit-elle sèchement à la surveillante.

– Il n’y a pas un quart d’heure, vous les auriez prises pour Sodome et Gomorrhe en personne! cracha la mégère.

– Chère madame, coupa la supérieure, Sodome et Gomorrhe étaient des villes et non des femmes. Je vous suggère de relire votre Bible: cela vous évitera dorénavant les jugements hâtifs et – qui sait –, ajouta-t-elle en souriant, de finir votre vilaine existence en salière.

Elle nous signifiait par là qu’elle n’accordait aucun crédit aux dénonciations de sa subordonnée pour la raison même qu’elle les savait véridiques. Les filles firent des gestes obscènes dans le dos de la surveillante et l’une d’elles suspendit sa garniture à l’habit de la religieuse, en guise de poisson d’avril, bien que nous fussions en plein mois de mai de l’année 1968.

– Juliette et Alice, suivez-moi.

Au ton de sa voix et au frémissement imperceptible de ses narines, nous sûmes à quel degré d’excitation les confidences de la surveillante avaient porté notre supérieure. À peine enfermées dans ses appartements, nous nous déshabillâmes en toute hâte.

– Petites vicieuses! Dévoyeuses! Dévergondées! Chiennes en rut! nous lançait-elle en riant, tandis que les ridicules guenilles de sa fonction s’effondraient autour d’elle, révélant ce corps harmonieux que nous aimions tant caresser.

– Que je hais cet habit! murmura-t-elle en donnant un coup de talon rageur dans le tas et écrasant sous ses pieds ravisants le lourd chapelet d'ébène.

Qu'elle était belle, notre initiatrice! Elle avait su conserver, malgré la pesanteur de la vie religieuse, l'insolente santé et la beauté d'une putain. Elle ne laissait pas un instant de répit à ce corps merveilleux, toujours pétri par de jeunes mains parfumées ou massé par de petites langues polissonnes.

Nous lui relatâmes toute l'aventure, sans en omettre le moindre détail.

– De quels prodigieux écarts sont capables les tempéraments voluptueux quand à la puissance dont les a dotés la nature s'allie la fermeté des principes inculqués par une bonne éducation.

Tout en parlant, elle maniait mes fesses, égarant ses doigts dans le sillon médian. De son autre main, elle attira Juliette dont elle plaça le visage entre ses cuisses circéennes.

– ... Le plaisir est exigeant comme l'est la mort à l'instant du dernier abandon: vous ne devez jamais oublier qu'il ne supporte ni la médiocrité ni la tiédeur et que l'ennui provient, non de sa répétition, mais de la honte dont l'Église a su le grever. «Ce sont des bêtes!», s'écrient les censeurs lorsqu'ils parlent des libertins; mais ils taisent que les bêtes ne fornicquent que dans le sillage de la procréation et qu'à l'homme seul est donné de jouir pour l'unique satisfaction de son plaisir! D'ailleurs, le plaisir animal, fruit de l'instinct, est un plaisir triste, car sans imagination, et un châtement dans bien des cas. Si quelque chose nous sépare du règne animal, je veux bien que, plus que l'écart de l'intelligence, ce soit l'intelligence de l'écart et qu'en ce lieu prédestiné l'âme ait son siège.

Sur ces derniers mots, elle introduisit vigoureusement son doigt dans le trou de mon cul.

Après bien des débordements, tandis que nous nous tenions étroitement enlacées, le beau visage de la supérieure, l'instant d'avant si rieur et espiègle, prit le masque de la gravité.

– Mes chéries, je dois vous annoncer une pénible nouvelle qui m'est parvenue hier soir. Vous savez que seules les filles des plus riches familles de cette ville ont accès à notre enseignement : les frais de scolarité de l'Institution Sainte-Marguerite sont très élevés afin de conserver aux intelligences que nous développons ce parfum de luxe sans lequel elles ne seraient qu'oripeaux républicains. Je suis au désespoir de vous apprendre que vous êtes désormais sans odeur, votre père ayant, par une faillite frauduleuse, dilapidé votre avenir et gâché mon plaisir. Je lui pardonne en partie car il n'a pas survécu à son déshonneur ; de même qu'un capitaine de navire s'enfonce avec lui dans les flots, il est bon qu'un capitaine d'industrie disparaisse dans les ruines de son entreprise : votre père s'est tiré une balle dans la tête.

« Je suis dans l'obligation de vous chasser sur l'heure, le règlement de l'établissement ne tolérant aucun délai, par mesure de sécurité : rien n'est plus contagieux que la pauvreté et les parents des autres pensionnaires ne nous pardonneraient pas le moindre retard à votre expulsion, fût-il dû au plus élémentaire élan de solidarité que les riches devraient avoir les uns envers les autres... »

Ces paroles cruelles furent prononcées sur le ton de la banalité la plus ennuyeuse et, nous ouvrant la porte du couvent, la supérieure nous chassa sans même nous laisser le temps de reprendre nos vêtements.

## II

Nues et tremblantes dans le petit matin, encore sous le coup du malheur qui venait de s'abattre sur nous d'une manière si inattendue, nous avançons sur une route de campagne.

- Notre père... balbutiai-je.
- ... Qui êtes odieux! ricana Juliette.

Elle n'avait jamais éprouvé de tendresse pour notre géniteur et lui vouait pour l'heure, à titre posthume, une haine qui, bien qu'en partie justifiée par notre misérable condition présente, n'en révélait pas moins un tempérament peu ordinaire.

Tandis que nous marchions, laissant le hasard guider nos pas, un bruit de tracteur nous fit nous retourner: c'étaient deux paysannes, fraîches et rosées comme le petit matin, qui se rendaient au village proche. Nous les hélâmes.

– Ben vrai! Voilà-t-y pas ces dem'zelles plus nues qu'un feu de la Saint-Jean! s'exclama la plus âgée, qui devait avoir trente ans et avait les plus beaux yeux du monde.

Nous racontâmes en pleurant une histoire d'auto-stop et de viol. Les deux femmes nous prirent en pitié et firent reprendre à leur tracteur le chemin de la ferme. Pendant le voyage, prenant prétexte de notre nudité, nous nous serrions bien fort contre elles, appréciant la fermeté et la bonne odeur champêtre de leurs corps vigoureux. Les bâtiments furent bientôt en vue. Une fois entrées dans le corps du logis, elles nous couchèrent dans un grand lit, profond comme l'hypocrisie d'un moine,

et nous palpèrent attentivement pour relever les traces de sévices imaginaires. Loin de repousser leurs mains, nous nous ouvrîmes plus largement, écartant impudiquement les jambes et les invitant à vérifier des yeux et de la main les outrages et les flétrissures.

– Regardez, là!

La plus âgée approcha un visage de plus en plus écarlate de mon entrecuisse; sa compagne se penchait sur le sexe de Juliette. Leurs respirations haletantes annonçaient suffisamment que la curiosité clinique n'était pas leur seule motivation! Il est vrai que la bouse qui crotte notre département laisse rarement s'épanouir d'aussi belles fleurs que celles dont elles s'apprêtaient à écarter les corolles. D'un mouvement vif et simultané, nous emprisonnâmes chacune de nos admiratrices entre nos cuisses. Je sentis la bouche de la mienne s'accoler violemment à mes lèvres inférieures et sa langue me pomper le foutre. Je me soulevai un peu pour permettre à son doigt – par quel mystère onctueux déjà lubrifié – de pénétrer au plus profond du trou pénultième qu'elle ramona avec toute l'habileté que mettent les paysannes à faire pondre leurs poules.

– Déshabillez-vous, vous aussi! ordonna Juliette.

Elle cherchait à percer les mystères des combinaisons, des porte-jarretelles et des corsets qui enveloppaient nos lécheuses d'un réseau protecteur et gracieux. Elles arrachèrent leur vêtement avec empressement. Elles riaient comme des folles.

– Si Jules et André nous voyaient avec ces dem'zelles...

Elles pouffaient et elles poussaient leur cul plus avant sur nos bouches. Comme elles étaient fraîches! sentant bon le savon de Marseille qui épure les odeurs de l'amour sans les détruire, à l'inverse des essences coûteuses dont s'imprègnent les riches dévotes pour masquer la puanteur de leurs orifices. Je flairais et goûtais ce déjeuner sur l'herbe et Juliette glou-

tonnait, gougnotait et gamahuchait, dardant sa langue et sa science au fond du puits. Les lèvres qui reposaient sur les miennes se gonflèrent soudain comme un abricot bien mûr qui ne demande qu'à faire éclater son jus au fond du palais. De la langue, je précipitai le mouvement sur le bouton rougeoyant et l'aimable femme m'inonda en mugissant, frottant vigoureusement le trou de son cul sur l'arête de mon nez.

– Voilà qu'qu'chose que ne m'avait jamais fait Jules, confia-t-elle à sa compagne en lui patinant les seins.

– Homme sot toujours reste muet, dit sentencieusement l'autre, enfonçant sa langue plus profondément en Juliette, qui ne tarda pas à décharger dans sa bouche.

Après nous avoir donné à manger et nous avoir vêtues, les deux paysannes nous déposèrent sur une route nationale. Du haut de leur tracteur, elles nous lancèrent des baisers que les oiseaux volèrent au passage.

Le soir même nous étions à Paris: que peuvent, en effet, deux pauvres filles sans le sou et sans le scrupule, sinon essayer de s'enrichir sur le pavé de la capitale?

Nous arrivions à une période favorable: le pavé était au plus bas prix, se donnait et se recevait même gratuitement. Notre jeunesse, confinée entre les murs de l'Institution Sainte-Marguerite, ne nous avait guère préparées à cette effervescence que, dans notre innocence, nous confondions avec l'agitation parisienne dont on nous avait tant parlé. Notre capacité d'adaptation et un instinct naturellement porté à la rébellion nous firent rejoindre les insurgés des barricades de la rue Gay-Lussac. C'était le 10 mai 1968.

Tous ces beaux jeunes gens se battaient courageusement et, en face, les assaillants avaient de bien vilains casques et de bien vilaines gueules dessous. Que voulez-vous, il y a des têtes qui attirent les pavés comme d'autres les baisers. Près de nous, trois

garçons, beaux comme des demi-dieux, scandaient des slogans publicitaires.

– *Le crime est la liberté qui contient toutes les libertés*, criait le premier.

– *Ce qui n'est pas pourri est dépassé et ce qui est dépassé incite au pourrissement*, rétorquait le second, tout en balançant un pavé, avec l'élégance d'un lanceur de poids, sur un des assaillants imprudemment monté sur la barricade.

Le troisième, essayant ses lunettes, conclut sentencieusement :

– L'Internationale de Sisyphe exige des hommes qu'ils deviennent dialecticiens et inscrivent sa pratique dans leur pensée.

Ils prirent notre expression perplexe et sidérée pour de la compréhension, voire de l'intérêt et, délaissant leurs pavés qu'ils rangèrent en petits tas soigneusement équerrés, nous invitèrent à les suivre. L'aventure promettait d'être passionnante et peut-être même enrichissante. Nous nous installâmes dans une cave hâtivement transformée en bunker par les insurgés. Juliette me pinçait le bras, tout excitée par ce que nous avions vu et entendu dans la soirée.

– Je m'appelle Raoul van Houten, dit l'un des trois ; et voici Guy Retord et Gianfranco Spaghetti. Nous sommes membres de l'Internationale de Sisyphe.

À notre air ahuri, un doute se glissa dans son esprit ; il reprit, un peu hésitant :

– Vous savez ce qu'est l'Inter...

– Bien sûr ! le coupai-je. Mais, si vous aviez la bonté de résumer vos derniers travaux théoriques, vous obligeriez deux pauvres orphelines sans jugeote...

Gianfranco Spaghetti se lança dans un long exposé dont je vous épargnerai les oxymores et les anacoluthes.

– En résumé, conclut-il, le mythe de Sisyphe n’a, jusqu’ici, intéressé les philosophes que pour sa partie montante : l’humanité poussant devant elle son histoire, le gros rocher que Sisyphe roule au sommet de la montagne. Mais personne ne s’était encore posé le problème ardu de la descente : quand le bloc dévale les flancs, que fait Sisyphe ? Il a deux possibilités : ou il descend plus vite que le caillou et s’enferme à temps dans sa maison ; ou le caillou roule plus vite et l’écrase, et, dans ce cas, c’est la fin de l’éternel recommencement.

– Ou, troisième possibilité, intervint Juliette en haussant les épaules, le caillou écrase la maison et Siphon dedans.

– Sisyphe ! gémit Guy Retord.

– Siphilis, si vous voulez, concéda Juliette : ça vous fatigue pas trop les roupettes de réfléchir à tout ça ? Bon dieu ! Qu’il fait chaud, ajouta-t-elle en enlevant sa robe.

Les trois théoriciens la contemplèrent comme la personnification même de la dialectique. Je me débarrassai prestement de mes vêtements et enlaçai ma tendre sœur.

– Les histoires, ça nous excite ! précisa Juliette.

– Consommez moins, vous vivrez plus, prévint gentiment Raoul van Houten, ce qui ne l’empêcha pas de se déshabiller. Ses deux compères l’imitèrent et tous les trois nous renversèrent le génitif avec ardeur.

J’engloutis le sexe de Raoul dans ma bouche tandis qu’une verge cherchait à forcer les fondements de ma constitution.

C’étaient des hommes magnifiques chez qui l’amour de la philosophie n’amointrissait pas la philosophie de l’amour. Et quelle philosophie ! Les dimensions de celle qui me perforait semblaient s’accroître au retour de chaque argument. Juliette, de son côté, avait pris à partie le bel Italien et lui faisait le coup du panettone réchauffé. À l’évocation de son beau pays, le brave Gianfranco eut la larme à l’œil et la goutte au goupillon.

Las! Cet instant d'accalmie fut de courte durée. Un insurgé ensanglanté fit irruption dans la pièce.

– Vite! Ils donnent l'assaut.

Nous remontâmes en toute hâte sur notre barricade que les adversaires étaient sur le point d'investir.

– Qui c'est, ceux-là? demanda Juliette: une école philosophique adverse?

Guy Retord la regarda, consterné.

– Ce sont des flics!

– Des tiques! Quelle horreur! Je n'en ai jamais vu d'aussi grosses.

Faut-il le rappeler, nous étions d'une innocence toute campagnarde et fort éloignées des coutumes citadines. Nous n'allions pas tarder, cependant, à mieux apprécier les rapports de la police avec la population: au cours de la bataille, poursuivies par une troupe de CRS, nous perdîmes de vue nos compagnons. Par un couloir d'immeuble, nous pûmes échapper à la meute hurlante de nos poursuivants. Un seul réussit à nous coincer au fond d'un garage. Son casque brillant, sa visière étincelant sous les ampoules électriques, sa tenue de combat le faisaient ressembler à ces monstres du cinéma d'épouvante qui jaillissent si opportunément lorsque la main du spectateur a presque atteint votre culotte. Seulement, celui-là était bien réel!

– Maman, j'ai peur! criai-je en tremblant.

Dans le désordre de la course, mes seins avaient jailli du fin corsage tandis que de ma jupe ne restaient plus que des lambeaux lamentables.

Plus courageuse, et consciente de ses devoirs d'aînée, Juliette fit face à l'adversaire qui, la matraque haute, s'appêtait à frapper. Elle se déshabilla lentement, fixant le mercenaire de ses yeux adorables, avec une moue coquine. La hargne

du flic vacilla et un semblant d'humanité parut remonter du plus profond. Il se débarrassa de sa cuirasse et de son casque : dessous, il n'y avait qu'un petit jeune homme timide, au sexe minuscule. Je m'en emparai et le suçai sans parvenir à lui faire reprendre des proportions moins fonctionnalisées. Le pauvre jeune homme bavait des incohérences où les mots : *patrie, insurgés, sauver...* se mêlaient en une litanie tournante qui semblait ne jamais vouloir prendre fin.

– Tiens-le bien ! me cria Juliette.

Je serrai instinctivement les dents. Le flic hurla, puis s'effondra sur moi, le crâne défoncé par le pavé que Juliette avait emporté comme souvenir.

– J'espère qu'il est mort, ce porc ! cracha ma sœur, chez qui la conscience révolutionnaire venait de faire un bond prodigieux.

À la raideur du membre qui m'obstruait la bouche, je n'eus plus aucun doute sur celle, définitive, du sujet.

– Qu'allons-nous faire ? demandai-je, angoissée. Ses copains vont nous étripier.

– Attends ! Raoul m'a passé le numéro de *SOS Émeutiers*. On va les appeler.



## III

Grâce à *SOS Émeutiers*, nous réussîmes à sortir de Paris la nuit même où nous y étions entrées. Ne sachant trop où conduire nos pas, nous nous laissâmes guider par de serviables automobilistes qui, pour ne pas faire mentir la coutume, nous violaient consciencieusement et nous abandonnaient dans les plus creux des chemins creux.

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée à Lyon, les vêtements en loques et durcis par le sperme, la bouche pâteuse, les seins mordus et les fesses brûlantes – à cause des orties. À la sortie de la ville, un aimable Italien, beau comme une vierge du Quattrocento nourrie aux hormones et prématurément vieillie, nous prit à bord de sa Maserati.

– Je m'appelle Antonio Vivace, dit-il avec cet inimitable accent qui fit la fortune de bien des acteurs. Je suis un riche industriel en expansion.

– Nous, c'est Alice et Juliette, pleurnichai-je. Deux riches héritières en récession, orphelines de surcroît.

Il jeta un œil compatissant sur notre lamentable tenue vestimentaire et versa quelques larmes au récit de nos mésaventures.

– Pauvres petites! s'exclama-t-il en me flattant discrètement la cuisse, de telles souffrances me bouleversent le cœur: ruinées et orphelines le même jour! Mais, foi d'Antonio, c'est la main même de Dieu qui vous a conduites jusqu'à moi.

Tandis qu'il parlait, la sienne s'était glissée sous mon slip. J'écartai un peu les cuisses.

– Ah! cher monsieur! m'écriai-je d'une voix émue, ne nous abandonnez pas au sort funeste du salariat.

Après quelques galantes consolations, Antonio nous assura de son soutien matériel et moral et nous engagea à le suivre en Italie. Peu à peu apaisées par le ronronnement du moteur, nous nous endormîmes, enlacées.

Je me réveillai, brusquement oppressée. Dieu! que le paysage avait changé! La lune éclairait des pics hérissés de glace, surmontant des abîmes terrifiants au fond desquels nous roulions dans le sourd grondement des roues s'arrachant à l'asphalte.

– Ciel! Où nous conduisez-vous ainsi?

Je serrai instinctivement les lambeaux de mon corsage sur mes seins fermes et élastiques. Antonio sourit.

– Rassurez-vous, mignonnes! Je possède un petit château très kitsch au fond d'une vallée reculée: vous y serez au calme pour vous remettre de vos aventures.

Nous arrivâmes bientôt en vue du château: c'était une imposante forteresse, bâtie sur un piton isolé. Elle luisait sombrement sous la lune et sa masse, aveugle et glacée, me fit involontairement frissonner. Quelque hibou ulula.

– C'est coquet, chez vous, dit Juliette, qui adorait les films d'épouvante. Comment ça s'appelle?

– Otrante. Un marquis y commit, selon la légende, d'infâmes forfaitures. On le prétend aussi hanté: je l'ai acheté deux roupies de sansonnet.

Juliette siffla, admirative.

– Dites donc! C'est pas donné.

Antonio sourit.

– Que voulez-vous, je suis riche et dépensier... Mais venez, venez!

Il nous aida à sortir de la voiture qu'il venait de garer dans

la cour intérieure du château. Derrière nous le pont-levis se redressa en grinçant.

Le visage de Vivace changea d'un coup.

– Ah! Ah! Pauvres connes demeurées! Vous voilà prises au piège: moi seul connais le moellon magique qui actionne ce pont-levis et le château n'a pas d'autre issue.

Il sortit un revolver qu'il enfonça brutalement dans le dodu de mes fesses.

– Avancez!

– Malade! Pauvre type! Lecteur de SAS!

– Ta gueule, pouffiasse! ou je te brûle le trou du cul!

De telles grossièretés, plus que ses menaces, nous incitèrent à l'obéissance. Tout en nous poussant devant lui, Antonio fourrageait rageusement, pétrissant un sein, enfonçant ses doigts dans les divers trous dont la nature s'est plu à orner l'anatomie féminine, puis les léchait avec ravissement.

– Oh! la la! gémissions-nous.

– Orphelines et ruinées! ricanait Antonio. Qui se préoccupera de vous? J'abuserai de vos corps voluptueux en toute impunité et sèmerai vos cendres au vent de la nuit.

Juliette tremblait comme la forêt sous le regard de Morgane. Je lui fis signe de garder le silence afin de ne pas exciter la cruauté de notre hôte par des pleurs et des supplications inopportuns. Antonio nous mena, par de sombres souterrains, grouillant de spectres affreux et d'ombres inquiétantes, jusqu'à un luxueux *home* meublé par Monsieur Lévitane: divans bas jonchés de coussins, moquette de laine épaisse, téléviseur vidéo couleurs et bar réfrigéré.

– Voici mon petit chez moi, dit-il avec un sourire de fat. Je viens m'y délasser de la vie trépidante et de mes soucis de patron expansionniste.

Dans un coin de la vaste pièce, trois ou quatre machines aux

chromes luisants ronronnaient. Antonio nous poussa vers elles. La plus curieuse était une sorte de matelas roulant, glissant lentement sous un ponton de bois précieux.

– Mes chéries, voici mon urinothèque. J’ai conçu cette étrange mécanique pour servir une passion qui, pour être fort commune, n’en est pas moins singulière: j’adore qu’on me pisse dans la bouche! Afin d’en prolonger les délices, je dispose les officiants accroupis sur le ponton et le matelas me fait glisser d’une source à l’autre.

– Comme c’est intéressant, ne put s’empêcher de remarquer Juliette, qui partageait des goûts similaires.

Antonio, flatté de l’intérêt que lui portait son auditoire, poursuivit, sur le ton enjoué d’un gardien du Louvre présentant une copie de la *Joconde* à des touristes américains:

– Ceci, mes douces, est une moulinette à nouilles, d’un format très exceptionnel, flanquée d’une centrifugeuse à ketchup. Vous en devinerez aisément l’usage quand vous saurez que je réforme les sujets de ma collection à l’âge de vingt ans!

– Monstre minskien! m’écriai-je.

Antonio haussa les épaules et poursuivit:

– La troisième machine sert à fabriquer des barbituriques sauvages, que je vends dans le monde entier; une belle escroquerie, en vérité! De la poudre d’os d’adolescent phosphoreux mêlée à d’infimes doses de cocaïne, pour donner le change: excellent pour la santé, sans danger pour le système nerveux; les apparences sont sauvées et ma bourse se remplit au rythme de mes crimes... Mais, nous bavardons, et je ne vous ai pas présenté vos compagnons de captivité.

Il frappa dans ses mains. Une dizaine d’adolescents pénétrèrent dans la pièce, autant de garçons que de filles. Ils étaient nus.

– Qu’ils sont mignons! soupirai-je, oubliant un instant l’horreur tragique de notre commune situation.

– Voici Zéphyr, dit Antonio.

Il enlaça un jeune homme au corps athlétique et lui dévora la bouche tout en flattant habilement son sexe.

– C'est aujourd'hui son anniversaire: il vient tout juste d'avoir vingt ans et sera donc moulinetté pour notre plus grand plaisir.

Le sort funeste de leur compagnon semblait laisser la troupe indifférente, chacun étant trop accablé par son propre malheur pour se soucier de celui des autres.

– Emmenez-les! ordonna Antonio, en nous désignant.

Deux filles nous conduisirent à une vaste salle de bains et commencèrent à nous laver, passant leurs mains douces dans les replis les plus secrets de nos corps.

– Que nous veut cette brute? demandai-je à ma masseuse, en lui titillant gentiment les tétons.

La fille me fit comprendre, en enfonçant sa langue dans ma bouche, qu'elle ne parlait pas le français.

– Merde à curé! dit Juliette, tapant du pied. En deux jours, nous voilà orphelines, ruinées, meurtrières, violées et presque assassinées.

Elle s'échauffa.

– On ne va quand même pas laisser ce couillon ramolli nous transformer en spaghetti sauce tomate et accommoder nos restes en barbituriques sauvages. Suis-moi!

Juliette s'élança hors de la baignoire, attrapa une des filles par le bras tandis que je poussais l'autre devant moi. Elle interpella Antonio:

– Foutu débauché! Paillard lubrique! Dépêche-toi, ça presse!

Antonio, tout réjoui, s'allongea sur le matelas roulant et Juliette s'accroupit, encore ruisselante de l'eau du bain.

Au moment où le visage du pervers industriel passait sous son adorable fontaine, elle se laissa tomber lourdement, faisant

éclater le nez de l'infâme personnage d'un coup de clitoris bien assené. Sous la douleur, il s'évanouit.

– Bravo! Bravo! hurlèrent nos compagnons et compagnes de captivité.

Ils se précipitèrent sur Antonio et le ligotèrent avec des spaghetti frais, tout en déchargeant sur lui des tombereaux d'injures italiennes. Ils étaient sur le point de le balancer dans la moulinette à nouilles.

– Attendez! cria Juliette. Comment sortirons-nous, si nous le tuons? Lui seul connaît le secret du pont-levis.

Un jeune homme, qui comprenait le français, traduisit pour les autres. Tous regardaient ma sœur avec admiration, avec dévotion même. Juliette me dit en rigolant :

- Ils ne sont pas très futés, quand même!
- Mais ils sont bien mignons...

Le beau Zéphyr m'avait tapé dans l'œil. La fortune, qui venait de le rendre à la vie aussi sûrement que le sort l'avait condamné à une mort des plus douloureuses, avait ravivé la fraîcheur de son teint et la raideur de son... âme.

Je m'avançai vers lui et liai ma bouche à la sienne: il sentait bon l'origan, le thym et la ciboulette. Sa peau était huilée et quelques feuilles de laurier y adhéraient encore.

- Rôti chéri! lui murmurai-je à l'oreille.

Autour de nous, les captifs fêtaient leur libératrice. Juliette disparaissait sous un magma de corps adorables dont elle suçait avidement les sécrétions. Zéphyr me retourna brusquement et je perdis de vue ma sœur bien-aimée tandis que le pampre et la myrrhe se déversaient sur moi et que je m'empalais sur la racine de Priape.

J'essayai de déloger l'instrument et de le guider dans des voies plus conformes aux exigences de la Nature. Peine perdue! Zéphyr ignorait jusqu'à l'existence de la dualité: il s'enfonça

plus profondément puis s'accorda peu à peu au rythme de mes reins, tandis que je galopais sur les divans à la recherche de la tendre Juliette que je désirais unir à tant de félicité.

Les Italiennes étaient aussi effrontées que belles. Ayant pris goût aux manies les plus innocentes d'Antonio Vivace, elles s'allongeaient en riant sur le matelas roulant et se compissaient gentiment. Juliette, évidemment, batifolait avec elles.

Zéphyr toujours accroché à moi comme l'arrière-train du cheval au corps de Centaure, je m'élançai sur l'étrange mécanique et en savourai la judicieuse disposition, langotant de droite à gauche les saveurs méditerranéennes. Zéphyr soufflait et ululait, chantonnait et bavotait dans mon cou. Il se raidit enfin et répandit en moi le safran et l'encens tandis que j'en-fouis plus profondément encore ma bouche dans le temple saccagé de Cupidon.

L'ignominieux suborneur, s'étant réveillé, se mit à hurler comme un poulet qu'on égorge.

– Libérez-moi! Libérez-moi!

Juliette lui fit un bras d'honneur et en profita pour glisser une citation.

– Cours toujours, connard, le vieux monde est avec toi!